

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François-Marie BUSSARD

Nos morts : M. l'abbé Emile Tscherrig,  
M. Joseph Roduit, Mgr Eugène Dévaud,  
Père Blaise Maytain, Abbé Dr Léo  
Meyer, Franz Meier, Abbé Henri  
Perriard

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 200-211

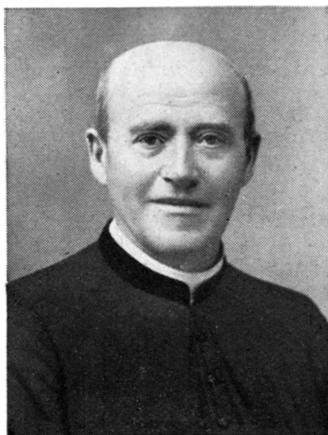
© Abbaye de Saint-Maurice 2012



## NOS MORTS

### Monsieur l'Abbé EMILE TSCHERRIG

Il n'est personne, croyons-nous, qui ait pu entrer en relations avec M. le curé Tscherrig sans être conquis par sa cordialité, sa bonhomie, son aménité. Qu'on nous reproche, après cela, d'écrire des articles nécrologiques qui disent toujours du bien des défunts. Nous laisserions notre plume dans l'encrier plutôt que d'en dire le moindre mal. « Date locum irae », disent les saintes Ecritures ; laissez au Seigneur le soin de la vengeance.



De tels propos au sujet de M. l'abbé Tscherrig : il doit en rire dans l'éternité, lui le pacifique, le conciliateur, le condescendant. Son sourire engageant remettait en place quiconque aurait cru opportun de trembler. Et c'est pourtant presque dans le but d'inspirer une sorte de crainte révérencielle qu'il venait à St-Maurice depuis 1920. Nous doutons qu'il y soit parvenu une seule fois tant il était entouré de vénération et de respectueux attachement. Du membre du Conseil de l'Instruction publique nous gardons dès lors un souvenir reconnaissant. Le dévouement

qu'il déploya pour l'instruction et la formation de notre jeunesse ajoutera à l'abondante gerbe de mérites qu'avait lentement amassé au cours de ses 64 ans d'âge le professeur au collège de Brigue d'abord, puis le vénéré curé de Naters.

M. Tscherrig était né à Ems en 1878. Il fréquenta le collège de Brigue puis étudia la théologie à Innsbruck. Aussitôt après son ordination au sacerdoce, qui eut lieu en 1904, il devint recteur de Viège, mais ce ne fut que pour peu de temps car, l'année suivante, nous le trouvons à Brigue en qualité de professeur. En 1917, le poste de curé de Naters étant devenu vacant par suite de la nomination de son titulaire, Mgr D. Imesch, comme membre du Chapitre cathédral de Sion, c'est à M. l'abbé Tscherrig que songea l'évêque du diocèse qui, du même coup, répondait aux aspirations les plus ardentes du nouveau pasteur. Ce qu'il fut dans ces nouvelles fonctions, laissons-le dire à quelqu'un qui l'a connu : « Il déploya à cette tâche toute l'ardeur de son zèle, toute la chaleur de son merveilleux tempérament. Du haut de la chaire, dans les réunions, sa parole était ardente et entraînante. Son confessionnal, où la fermeté de la doctrine n'empêchait pas une merveilleuse compréhension de la faiblesse, était fréquenté par les fidèles. Les malades trouvaient en lui un consolateur, la jeunesse un soutien et un guide : jusqu'à sa mort il conserva lui-même cette jeunesse réjouie par Dieu qui est l'apanage du sacerdoce. Il n'avait de repos que le feu sacré allumé dans son cœur par le divin Maître n'eût communiqué son incendie aux âmes de ses fidèles. » (« Patrie valaisanne » du 9 janvier 1942.)

La mort de M. le curé Tscherrig, survenue d'une façon totalement inattendue alors qu'il venait de prodiguer ses encouragements aux membres de la Société de chant d'église, a plongé dans la douleur sa famille et ses ouailles qui ont eu en leur chef spirituel le meilleur des pères et le plus dévoué des amis.

## Monsieur JOSEPH RODUIT

Le souvenir ne se perd pas de ce vieillard alerte et disert que nous aimions à rencontrer sur les chemins de St-Maurice ou dans les couloirs de l'Abbaye il y a deux ans à peine. L'âge sans doute affectait sa vue et son ouïe se ressentait des 88 ans qu'il portait allègrement, mais le plaisir qu'il avait de causer avec les passants témoignait assez que son cœur était resté jeune et qu'il désirait l'offrir à Dieu dans toute sa bonté et sa fraîcheur. C'est ce qui advint un dimanche du mois de janvier, le 18, alors qu'il avait atteint le bel âge de 89 ans.

M. Roduit avait le culte du passé. Il confiait au

papier ses impressions et consignait avec fidélité les événements de sa vie aussi bien que ceux qui intéressaient sa commune, le canton, et même la Confédération. Un jour, il nous arriva porteur d'un de ces précieux documents dans lequel nous avons glané quelques dates et quelques faits.

Le grand-père du défunt, Jean-Pierre Roduit, était originaire de Bagnes où il était né en 1824. Il avait épousé Anne-Marie Claret. Son père, Frédéric Roduit, avait épousé Célestine Roduit née Moulin, fille de Frédéric Moulin, qui avait été pendant 30 ans juge de la commune de Saillon, et de Marie-Généreuse Buchard. De cette union naquirent sept enfants dont l'aîné fut Joseph qui est mort cet hiver.



Joseph Roduit fréquenta les écoles primaires de Saillon jusqu'à l'âge de 15 ans. A 16 ans, ses parents l'envoyèrent au collège de St-Maurice où il fut de 1869 à 1871. L'année suivante, il était à Sion chez les Frères de Marie, et, en 1872 et 1873, à l'Ecole normale. Devenu instituteur, M. Roduit se voua à l'enseignement, à Saillon tout d'abord (1872-1876), puis à Erde-Conthey (1876-1877). Mais le service militaire allait accaparer le jeune régent. En l'année de la nouvelle Constitution, il avait fait son école de recrue à Bière, en 1875, son école de sous-officier à Yverdon, celle

de sergent-major et d'aspirant à Genève en 1877, l'école d'officier en 1878 et une école de tir à Wallenstadt en 1879. Le voici qui revient à d'autres occupations où l'élève soldat et officier retourne à ses fonctions préférées de maître. C'est ainsi qu'il enseigne à nouveau dans son village natal de 1880 à 1881. Son mariage avec Rosalie Roduit, fille de Jean-Pierre Lucas Roduit, de Leytron, et de Françoise Sarrasin, a lieu le 10 janvier de cette dernière année. La famille qu'il vient de fonder lui donnera une couronne de neuf enfants dont l'un gravira un jour les marches de l'autel et occupe aujourd'hui le poste de chapelain de la grande paroisse de Bagnes.

La carrière politique de M. Roduit n'avait pas encore commencé. L'année 1893 en marqua le début : c'est alors qu'il fut nommé président de Saillon, charge qu'il remplit avec beaucoup de conscience et de tact pendant 25 ans, soit jusqu'en 1901. En même temps, il était président de la Chambre, il fit partie du Conseil paroissial et présida la Commission scolaire durant une longue période.

Rappelant ces faits dans le document précité, M. Roduit conclut : « Tout pour la gloire de Dieu. Ayons espérance en Lui ; implorons sa divine miséricorde. » C'est dire l'esprit dans lequel le défunt assumait ses charges et la conscience avec laquelle il les remplissait.

En 1935, le 14 février, M. Roduit eut la douleur de perdre sa compagne (83 ans). Il écrivit alors cette réflexion : « C'était la femme forte de l'Évangile. Assurément elle a gagné le paradis. Nous avions 55 ans de mariage. Au revoir dans l'éternité. Prions pour elle et qu'elle repose en paix. »

Nous avons dit que M. Roduit avait le culte du passé. Nous lui devons en effet des études intéressantes qui sont restées manuscrites et dont les historiens futurs de la commune de Saillon pourront faire leur profit : « Saillon dans le bon vieux temps » ; « Les plus anciennes familles de l'antique bourg féodal de Saillon » ; « Souvenirs de l'ancienne confrérie de Ste-Catherine à Saillon » (dissoute un peu avant 1890) ; « Notice sur les travaux concernant l'aqueduc qui alimente aujourd'hui l'antique bourg féodal de Saillon » ; « Quelques notes sur l'ensevelissement de M. le doyen Andereggen, de Monthey, qui fut curé de Saillon de 1894 à 1901 » ; « Nouvelles familles venues à Saillon depuis 50 ans » ; « Les ménages de Saillon ayant dépassé leurs 50 ans de mariage » (quatre : époux et épouses comptaient ensemble 314 ans) ; « Doyens et doyennes de Saillon » (de 70 à 88 ans) ; « Exhaussement du pont sur le Rhône Saxon-Saillon ». Tout ce qui avait trait à l'histoire de la localité dont il présida pendant un quart de siècle les destinées lui tenait à cœur. C'est sous sa présidence que fut entrepris le dessèchement de la plaine du Rhône sur le territoire de Saillon, que fut construit le pont sur le Rhône qui relie le village à Saxon et que furent réalisées de nombreuses autres œuvres d'utilité publique.

Monsieur Roduit les préconisait avec audace sans doute et avec ténacité, mais aussi avec un grand désir de maintenir toujours la paix entre citoyens. Un journal a rappelé son expression coutumière lorsque surgissait un conflit : « Tâchez de vous arranger ».

Fervent chrétien, l'activité de M. Roduit n'aurait pas été aussi féconde si elle ne s'était alimentée aux sources de la foi et des pratiques religieuses les plus édifiantes. Les déficits actuels de notre civilisation matérialiste le scandalisaient. Il a quitté cette terre chargé d'années et de mérites. A ceux qui le pleurent, et particulièrement à notre confrère, M. le chanoine Roduit, nous offrons à nouveau l'hommage de nos religieuses condoléances.

## Monseigneur EUGÈNE DÉVAUD

Si nous voulions consacrer au souvenir de Mgr Dévaud, que la mort nous a ravi le 25 janvier, une nécrologie complète, c'est presque l'existence entière des « Echos » qu'il faudrait parcourir. Car le prélat défunt, sans avoir été élève de St-Maurice, s'est toujours très aimablement intéressé à notre revue et y a publié de nombreux articles. Ainsi l'amitié dont il voulut bien nous honorer se traduisit-elle par des gestes concrets de collaboration dont nos lecteurs goûtèrent fréquemment les fruits.

Mais, nous sentons la vanité d'un inutile étalage de dates, de textes et de références dans l'accomplissement d'un devoir que l'affection nous impose : rendre à Mgr Dévaud un dernier hommage dicté par le cœur.

Était-il besoin pour cela de sortir des classeurs la volumineuse correspondance que nous échangeions depuis quinze ans ? de relire tant de lettres pieusement conservées ? Ne vaut-il pas mieux nous remémorer les quelques minutes que nous avons passées avec lui douze jours avant sa mort ? Il avait bien voulu nous recevoir pour nous serrer une dernière fois la main. Il souffrait atrocement et ne se plaignait pas ; il offrait à Dieu, avec une admirable résignation, le souffle de vie qui lui restait encore. Il oubliait même son état pour s'inquiéter de notre santé et nous demander des nouvelles de nos travaux. Alors que nous l'assurions de nos prières fidèles au saint sacrifice de la messe, il répondit d'une voix éteinte : merci, puis nous encouragea encore à continuer notre tâche. Nous avions peine à le quitter, tant nous étions sûr que nous ne le reverrions plus ici-bas.

MM. les abbés Journet et Barbey, M. Maurice Zermatten ont écrit sur Mgr Dévaud des pages imprégnées de la plus vive émotion. Que dirons-nous après eux sinon que le défunt était un prêtre au vaste savoir, aux compétences étendues, au cœur bon ? Nul problème pédagogique ne lui était étranger. Il les avait abordés tous, attentivement

étudiés et sur nombre d'entre eux, il avait publié des travaux remarquables, ce qui lui valut d'être appelé dans bien des pays pour y prononcer de savantes conférences extrêmement appréciées. A St-Maurice, on se souvient encore de celle qu'il donna aux professeurs et aux élèves le 5 décembre 1937 et dont le texte parut dans nos « Echos » de janvier, février et mars 1938. Elle était intitulée : « Internat et Personnalité : Un chapitre de la psychologie de l'internat. » A l'Université de Fribourg, les élèves de Mgr Dévaud reconnaissaient la haute valeur de son enseignement.

A plusieurs reprises, nous venons d'écrire le titre : Monseigneur. Ah ! à quelles remontrances ne nous serions-nous pas exposé si nous avions eu le malheur de l'aborder ainsi de son vivant ! Pour lui, le seul titre de professeur trouvait grâce avec celui d'ami. Il nous le disait avec sa franchise coutumière dans une lettre de 1937 : « Ne m'accablez pas de titres excessifs ; soyez simplement un ami. »

Oui, c'était bien l'ami par excellence. Sa délicatesse se traduisait par l'intérêt constant et fidèle qu'il manifestait à l'égard de tout ce qui portait la marque de St-Maurice, activité religieuse ou profane, éducatrice, littéraire ou artistique. Elle lui dictait des messages d'une cordialité exquise, de longs messages souvent, qui parlaient de spiritualité, des événements, de la dernière œuvre parue. Ainsi en fut-il de la « Cité sur la Montagne » de M. Gonzague de Reynold, en son temps, puis des « Mains pures ». Lisez : « Votre Valais adopté aura son drame lyrique aussi, de Zermatten, pour lequel votre confrère (à qui mon souvenir, s. v. p., bien cordial) (M. Broquet) compose de la belle musique. Je l'ai lu et l'ai trouvé fort beau. Mais je suis partial... »

Nous tournons les feuillets de ces belles et chères lettres... Les unes portent, au sommet, la photographie du petit Guy de Fontgalland — c'est à la « Patrie valaisanne », à l'époque où nous étions rédacteur de ce journal que Mgr Dévaud publia une longue étude sur le cas de cet enfant —, et nous relisons, ému, tant de choses qui dévoilent un grand cœur. La dernière lettre est du 27 mai 1941. Il y est encore question des « Mains pures » : « Je n'ai pu y assister, ce qui m'a été et m'est encore un gros crève-cœur. Je m'en étais fait une fête. Il a fallu décidément y renoncer ; je ne pouvais affronter ni le train ni l'attention de trois heures ni la bousculade de la foule. Je ne pouvais ajouter mon drame à ce drame valaisan... » C'est que la santé de Mgr Dévaud déclinait rapidement. Il s'en amusait presque tout en regrettant. « Je vois des contemporains fort actifs et résistants, à commencer par notre Evêque vénéré. Hélas ! je suis loin d'en pouvoir faire autant ; la maladie s'est jointe à l'âge, et les soins du Dr M... et de ses collègues ne l'empêchent pas de suivre son cours, comme ils disent. Tout au plus le ralentissent-ils... ».

Et notre cher et vénéré défunt, si surnaturel, si charitable et si désireux d'encourager tout effort sincère, se tournait vers Dieu : « J'ai besoin, nous écrivait-il l'an passé, que Dieu m'aide surtout à supporter avec patience et longueur de temps les ennuis que comporte mon état, jusqu'à la guérison finale, et que celle-ci s'opère dans l'amour et la miséricorde de Dieu. »

Dans la splendeur des cieux le passionné de vérité que fut Mgr Dévaud, le grand laborieux, le fidèle ami, le professeur éminent contemplant aujourd'hui la divinité. Notre bonheur est dans la conviction qu'il prie pour nous et nous soutient encore de sa vibrante affection.

## **Le Révérend Père BLAISE MAYTAIN**

Le R. P. Blaise Maytain, O. Cap., est mort au couvent de St-Maurice le 10 février. Depuis plusieurs années, il était atteint d'un mal qui le minait lentement. Admirablement résigné, il attendait la mort avec une parfaite sérénité. Elle vint le chercher dans le calme de sa cellule accueillante où tant d'âmes avaient trouvé la paix du Seigneur. Il la reçut en vrai fils de S. François, comme une amie qui l'invitait au grand voyage du paradis.

Un correspondant du « Nouvelliste valaisan » (11 février 1942) a fourni à ce journal des indications biographiques complètes sur la vie du défunt. Nous nous en inspirons.

Le R. P. Blaise était originaire de Brignon (Nendaz). Il appartenait à une famille dont quatre des six enfants se consacrèrent à Dieu : deux dans l'Ordre des Pères Capucins, le P. Blaise et le P. Philémon, actuellement missionnaire au Tanganyika (Afrique orientale), un dans le clergé séculier, M. l'abbé Maytain, curé d'Héremence, et une fille religieuse dans la Congrégation des Sœurs de la Sainte-Croix à Ingenbohl.

Etienne Maytain, tel était son nom dans le monde, fit ses études classiques au collège de l'Abbaye, puis il entra au noviciat des Capucins de Lucerne, le 9 septembre 1904. Il y fit profession, étudia la philosophie et la théologie et parvint au sacerdoce en 1910. C'est alors que ses supérieurs l'envoyèrent à Rome où il conquit le grade de docteur en philosophie. De retour en Suisse, il se dévoua à l'enseignement au collège de Stans. Il remplit sa tâche avec une conscience parfaite et un beau succès. En 1930, le P. Blaise est envoyé à Sion en qualité de Maître des jeunes clercs : tout en continuant ses cours de philosophie il s'adonne à sa tâche avec le même entrain et le même dévouement. Il ajoute encore à ses occupations ordinaires un fructueux ministère au confessionnal et en chaire. Sa bonté réconcilie d'innombrables âmes avec Dieu et le

prédicateur exhorte à la confiance en l'infinie miséricorde du Seigneur.

Mais voici que ses forces déclinent. Il se retire au couvent de St-Maurice en 1939, non pas dans l'oisiveté certes, mais dans un calme propice aux longues prières et aux sacrifices généreusement consentis. Il poursuit jusqu'à l'extrême limite son magnifique apostolat, édifiant ses confrères et ceux qui lui font visite par sa patience inaltérable, sa douceur, sa charité, son esprit surnaturel. Le divin Maître le trouve prêt et son âme s'envole vers l'éternité.

A la famille du défunt et à sa chère Communauté, nous offrons l'hommage de nos sincères condoléances.

### **Monsieur l'Abbé Dr Léo Meyer**

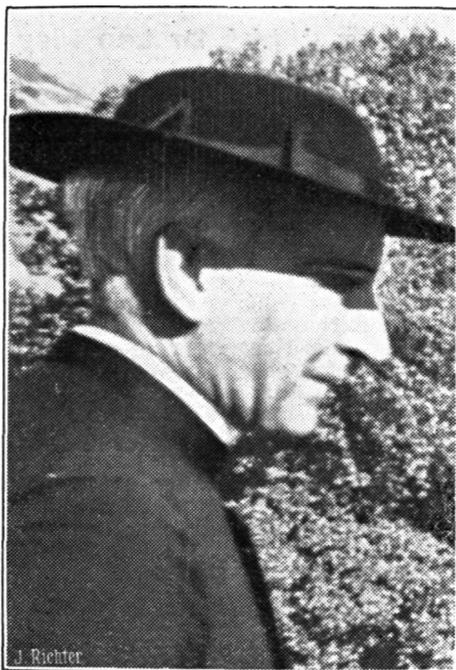
Il n'y a pas encore une année, dans les « Echos » de juin 1941, nous rendions ici même hommage à M. le Dr Léo Meyer qui venait de quitter ses fonctions de vice-président et de membre du Conseil de l'Instruction publique. Nous disions alors les mérites qu'il s'était acquis dans l'accomplissement de sa tâche depuis vingt-trois ans. C'était en 1918, en effet, qu'il avait été appelé à siéger dans ce Conseil dont il était devenu le vice-président en 1922. Son dévouement au service de l'instruction et de la formation des étudiants dans nos collèges cantonaux lui valait notre profonde gratitude. Nous le lui disions spontanément et il avait été très sensible à cette marque de reconnaissance. Aujourd'hui que la mort a passé et que M. Meyer, le 22 mars, a rendu son âme à Dieu, c'est un ultime hommage que nous lui adressons, nous associant ainsi à l'éloge funèbre que prononça le jour des funérailles M. le Dr Cl. Schnyder, professeur au Grand Séminaire de Sion.

M. l'abbé Meyer aimait le Valais, il aimait ses trésors dont il avait été institué le vigilant gardien soit aux archives soit à la bibliothèque cantonale. Sans doute, comme l'a relevé avec esprit M. R. Riggerbach dans les « Basler Nachrichten » des 28-29 mars, mettait-il dans l'exercice de ses tâches une certaine fierté qui n'allait pas sans paroles tranchantes et quelque animosité, mais c'était affaire de tempérament dont bien peu parviennent à maîtriser parfaitement toutes les aspérités. A côté de cela, il se préoccupait beaucoup du bien matériel et spirituel des âmes. Ainsi son nom restera attaché au développement d'une œuvre qui est l'un de ses plus beaux titres de gloire, l'asile des vieillards de La Souste, sous Loèche. De l'ancien château des barons de Werra, il fit en effet une maison d'accueil pour les personnes âgées et dénuées de fortune du Haut-Valais : il y consacra non seulement le plus clair de son âme riche de foi surnaturelle, mais aussi

toutes les ressources matérielles dont il pouvait disposer.

Disons brièvement maintenant les diverses étapes de la vie de M. Meyer. Né à Tourtemagne le 17 novembre 1870, il fut ordonné prêtre en 1895. Il inaugura ensuite sa carrière professorale au collège de Brigue où il enseigna jusqu'en 1905. C'est alors que le Gouvernement valaisan lui confia le poste d'archiviste d'Etat et de bibliothécaire cantonal.

En 1912, M. l'abbé Meyer obtint le titre de docteur de l'Université de Fribourg en présentant une thèse intitulée : « Untersuchungen über die Sprache von Einfisch im 13. Jahrhundert nach dem Urkundenregister der Sittner Kanzlei. Ein Betrag zur mittelalterlichen Kanzleisprache von Sitten und zur Ortsnamenforschung ». D'autres



travaux scientifiques précédèrent et suivirent cette étude de philologie romane. En 1908 : « Die periodischen Walliserdrucksachen im 19. Jahrhundert » ; « Die Volkszählungen im Wallis 1798-1900 » ; en 1914 : « Geschichtliche und naturhistorische Notizen über das Dorf St-Luc » ; « Théologie und historische Hilfswissenschaft » ; en 1925 : « Die Sektion Monte Rosa S.A.C. in ihren 60 Jahren » qui est

resté à l'état de manuscrit ; en 1935 : « Les premiers habitants historiques du Val d'Anniviers » ; « 5000 Jahre Wallis » dans l'ouvrage « Wallis » édité par Walter Schmid. En 1907 déjà, il avait édité un manuel de chant : « Leichte Begleitung zum " Lobsinget " — Gesänge für Kirche und Schule », dont les auteurs étaient MM. Julius Eggs, curé et Johann Imahorn, recteur.

Depuis un grand nombre d'années, M. le Dr Meyer paraît en outre un Armorial valaisan qui ne tardera pas, croyons-nous, à paraître. Il s'était entouré de collaborateurs qui poursuivent actuellement son œuvre et s'efforcent d'en faire un monument de science et d'art tout à l'honneur du Valais.

## Monsieur FRANZ MEIER

Nous avons appris avec beaucoup de chagrin la mort survenue à Aesch, dans le canton de Bâle, de M. Franz Meier, qui fut élève du collège pendant l'année scolaire 1933-1934.

Le défunt était né le 17 décembre 1918. Ses écoles primaires et secondaires terminées, il avait été envoyé par ses parents à St-Maurice pour apprendre le français. Nous nous souvenons de l'application qu'il apportait à sa tâche et de la bonne volonté qui l'animait en toutes choses. Après son retour à Aesch, en 1934, il entra en apprentissage. Malheureusement il dut l'interrompre au bout de deux ans pour soigner sa santé. Il passa ainsi dix mois à Montana et deux mois dans un hôpital de Bâle. Lorsqu'il fut remis, il termina son apprentissage et fut engagé comme employé dans la maison bâloise où il avait fait ses premières armes. Sa formation était complète, ayant suivi avec assiduité pendant six semestres les cours de la Société suisse des commerçants. Vint le temps du service militaire, au mois de novembre 1941. Cent quatre-vingt-huit jours durant il porta l'uniforme de soldat, mais la maladie le guettait à nouveau et, après l'avoir fait cruellement souffrir, elle le conduisit à la mort qui survint le 29 mars dernier. Le 1er avril, les parents en larmes accompagnaient la dépouille mortelle de leur grand fils de 23 ans au champ du repos.

En dehors de son activité professionnelle, Franz Meier était membre fidèle de la Société cantonale bâloise de Jeunesse catholique dont il fut même le caissier, et de la section paroissiale d'Aesch dont il était l'archiviste. Il fit en outre partie du groupement des chanteurs de son église paroissiale.

Aux parents du défunt, à toute sa famille, nous offrons l'expression de nos condoléances émues et l'assurance de notre souvenir dans nos prières.

## Monsieur l'Abbé HENRI PERRIARD

M. l'abbé Henri Perriard, révérend curé de Vaulruz (Fribourg), est mort à la fin de la matinée du mercredi saint, 1er avril. La veille, il était allé consulter un médecin. On le trouva sans vie dans son fauteuil le lendemain.

Nous n'avons pas suffisamment connu le défunt pour lui consacrer l'article que nous dicterait la reconnaissance, mais il fut un ancien de St-Maurice et à ce titre, nous lui devons un memento particulier. C'était un excellent musicien dont nous avons apprécié l'œuvre : il y a trois ans à peine, si nous ne faisons erreur, le chœur mixte du collège exécutait l'une de ses messes polyphoniques à l'occasion d'une fête liturgique. Nous l'avions invité à l'entendre, mais il ne put venir car il était retenu dans sa paroisse par les obligations de son ministère. Son voyage n'était du reste que retardé, car il fit à l'Abbaye l'honneur d'une de ses visites il y a quelques mois. Fidèle Etudiant suisse, nous l'avons rencontré à Lucerne, lors de la fête centrale qui se tint dans cette ville en 1937 ; il reçut alors le ruban de vétérans de la Société en même temps que feu M. Motta.

Empruntons à M. le chanoine Charrière, dans la « Liberté » du 2 avril, les lignes qu'il consacra à la mémoire de M. l'abbé Perriard : « C'était une des figures les plus caractéristiques du clergé diocésain, une personnalité bien marquée, un prêtre profondément attaché à son devoir, un homme au caractère bien trempé, tout de droiture ferme, mais aussi, pour qui le connaissait bien, de profonde bonté. Une solide formation générale, une forte théologie lui permettaient de s'intéresser très fructueusement aux questions disputées. Mais c'est surtout comme musicien qu'il se fit connaître dans le pays romand tout entier. La musique religieuse était sa vie et les services qu'il rendit dans ce domaine sont vraiment considérables. Que de bien n'a-t-il pas fait dans nos paroisses par ses « Cantiques eucharistiques » si appréciés ! Nous ne nommons ici que la plus populaire de ses œuvres. D'autres diront mieux que nous ce que fut l'œuvre musicale, délicate, nuancée, sobre à la fois et pénétrante, de l'abbé Perriard. »

Le défunt était né à Belfaux le 18 mai 1872. Après avoir fait ses études secondaires à St-Maurice et à Fribourg, sa théologie au Grand Séminaire de Fribourg, il devint prêtre le 19 juillet 1896. C'est à La Chaux-de-Fonds qu'il occupa son premier poste, puis, le 3 octobre 1901, il fut nommé curé de Vallorbe. M. l'abbé Perriard se dévoua sans compter pour le bien de ses fidèles. Il organisa peu à peu l'actuelle paroisse du Brassus et rayonnait dans tout le canton de Vaud comme directeur des chorales du décanat de Saint-Amédée et membre de la Commission diocésaine de chant sacré.

Lorsque M. l'abbé Perriard ne put plus faire face aux multiples obligations que lui imposait la charge d'une paroisse aussi étendue que Vallorbe, il obtint d'être nommé curé de Vulruz. C'était en 1926. « Habitué au ministère des pays mixtes, écrit M. Charrière, M. Perriard reprit contact avec nos populations profondément pieuses. Sa foi solide et éclairée lui dicta ces instructions si éclairantes qu'aimaient les fidèles de Vulruz. Il a dirigé jusqu'à ce jour, avec une grande dignité de vie, une charité discrète et profonde, cette importante paroisse. »

A la famille du défunt et à ses confrères du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, nous offrons l'hommage de nos vives condoléances.

F.-M. BUSSARD